

Denise Poix née Monsigny

Née le 10 juin 1920

Entretien du 7 mars 2017

Je suis née le 10 juin 1920 à Caen. Mon père Georges Monsigny, franco-canadien, avait fait la guerre 14/18. Il avait combattu à Ypres et avait pour marraine de guerre Geneviève Lacombe qui était la fille du Directeur de l'usine de Dives. Il a ainsi été invité au domicile du Directeur situé dans le bâtiment avec le beffroi; ma mère qui se prénomme Victorine y était femme de chambre. C'est là qu'ils se sont connus.

Ils se sont mariés à Dives et se sont installés à Caen où mon père avait trouvé du travail dans une entreprise de construction navale sur le port de Caen. Il a ensuite travaillé pour l'entreprise Masselin et a notamment électrifié le pont de Bénouville. Malheureusement, il est mort en 1932 de la tuberculose. Ma mère est alors revenue à Dives pour travailler à l'usine. N'ayant pas pu avoir une cité, nous avons habité rue Georges Landry, puis un logement de deux pièces (habitation Cudorge), derrière la charcuterie Prodhomme de la rue des usines, aujourd'hui rue de la libération. Ma mère a ensuite obtenu une cité devant la voie ferrée où elle a surtout demeuré seule jusqu'à sa retraite.

### Les cités

Avant de se marier, ma mère habitait chez ses parents dans une cité rue de l'avenir. Ma grand-mère Jeanne Daoulas était le dixième enfant d'une famille venue de Bretagne dans un groupe de bretons qui se soutenaient, une coterie attirée par l'activité de l'usine de Dives qui recrutait des femmes pendant la guerre 14/18. Quelques uns ont ouvert des commerces : une sœur, Mme Rallier, un café rue Georges Landry, la famille Lejeune une épicerie-café, avenue Renevey.

#### – Les vacances :

Pendant les vacances scolaires, fin des années 20 et début des années 30, je venais chez ma grand-mère rue de l'avenir. On prenait le petit Decauville à Caen pour la direction Ouistreham, on changeait à Bénouville pour la direction Cabourg et le train s'arrêtait juste après le pont sur la Dives, tout près de la gare de Dives-Cabourg où il y avait une remise en bois.

Il y avait de nombreux enfants dans les cités, certains étaient tuberculeux ou infirmes (hanche, bec de lièvre). Je jouais avec les enfants de la cité, on faisait des dinettes avec les flions que nous pêchions à Houlgate. Quand nous veillions tard le soir, nous avions peur des hannetons qui se prenaient dans nos cheveux. Par la digue derrière l'usine, nous étions près d'Houlgate.

#### – Le logement :

La cité avait un aménagement rudimentaire. Il n'y avait pas de salle de bain et la grande toilette se faisait le samedi avec la lessiveuse qui avait chauffé dans la cuisine. Il y avait souvent un lit dans la cuisine car il y avait une seule petite chambre d'enfant en haut. Je couchais avec un bonnet pour le froid. Les pièces étaient lavées à la Javel.

Les cités n'étaient pas insonorisées. On entendait les disputes et parfois les coups des voisins. Les fêtes étaient aussi partagées à travers le mur bien mince.

Ma grand-mère faisait de la bière dans un petit tonneau, je me souviens que j'étais chargée de rajouter de l'eau pour la bonne fermentation.

Dans la petite cour devant la maison, ma grand-mère avait des poules et des lapins. Mon grand-père y avait planté un arbre dans lequel il y avait un nid de pies. Il faut ajouter une chienne Folette et une corneille adoptée. C'était la grande famille !

Il y avait un marchand de charbon qui passait. Mais, comme on n'avait pas beaucoup d'argent, pour se chauffer on récupérait avec des seaux, du coke qui était déversé par des wagonnets de l'usine sur le bord de la digue de la Dives. Comme les grilles des fourneaux n'étaient pas adaptées à ce combustible, cela ne marchait pas très bien.

#### – Les jardins :

Mon grand-père avait un jardin le long de la Dives entre la rue de l'avenir et le pont de Cabourg. Le dimanche, on y allait arroser et désherber les légumes. Les enfants jouaient et cherchaient des vers

pour les poules. Les femmes cousaient ou tricotaient. Il y avait une cabane, des chaises et on appréciait le calme en voyant les belles voitures de parisiens qui allaient à Cabourg.

– Le linge :

Je me souviens qu'on portait le linge sur une brouette pour aller à un lavoir installé sur le canal près du pont de la rue Georges Landry.

– Les commerces :

Il y avait des marchands ambulants : marchand de moules, de charbon, de guimauve (« à la guigui, à la guigui, à la guimauve »). Un boucher de Giberville passait vendre de la viande, il était peu cher et très attendu. Ma grand-mère allait surtout à la coopérative de la rue Secrétan. C'était un lieu de papotage où on connaissait toutes les nouvelles du quartier. Je me souviens qu'elle achetait du riz en sachet dans un mouchoir qui était offert ; un mouchoir, c'était important à l'époque.

Nous allions au marché tous les samedis.

– La nourriture :

Quand elle m'offrait une tranche de pain d'épice ou une banane, c'était un cadeau précieux et exceptionnel pour sa petite fille. On mangeait beaucoup de ragoût et, à la collation, j'avais une tranche de pain avec de la sauce de ragoût dessus ou de la graisse de viande avec un peu de sel. Mon grand-père aimait la soupe dans laquelle il mettait un peu de vin.

– Le voisinage :

Les soirs de paie, la rue de l'avenir était animée. Il y avait le défilé des commerçants qui venaient se faire rembourser et c'était la fête, la java dans les maisons. Il y avait beaucoup d'alcool.

Il y avait des commérages entre voisines, surtout si vous étiez différents. La rue de l'avenir vivait en vase clos du fait que les cités étaient en vis à vis. Les soirs d'été, on était nombreux à aller goûter le frais au bord de la Dives, il y avait beaucoup d'étoiles filantes.

– Les grèves :

Je me souviens que pendant les grèves il y avait la soupe populaire à l'usine. On apportait des gamelles. Le midi, il y avait de l'ambiance autour des saucisses grillées.

## **L'école**

Je suis allée tout d'abord à l'école à Caen. En 1932, à la mort de père, qui avait fait promettre à ma mère de me laisser à l'école, j'ai terminé mon année à l'institution la Charité de Caen comme interne. L'année suivante, j'ai été élève à l'école de filles de Dives, dans la mairie d'aujourd'hui, puis dans les classes du cours complémentaire filles de Dives de 1935 à 1938. J'ai passé le certificat à Pont-l'évêque et ma scolarité à Dives s'est terminée par le brevet élémentaire.

– Ma salle de classe :

Au cours complémentaire, nous n'étions plus dans la mairie trop petite mais dans les bâtiments derrière la mairie. Ma classe était à l'étage, la gymnastique au rez de chaussée. Il y avait une autre salle indépendante avec un piano. Je laissais mes vêtements dans un vestiaire fermé en haut de l'escalier et je prenais les patins pour pénétrer dans la salle de classe qui était cirée et soigneusement entretenue chaque semaine par la mairie. Les tables étaient en tube, modernes, le dessus était couleur bois. Les rainures où nous disposions nos porteplumes étaient protégées par un feutre noir brodé d'un feston jaune. Chaque semaine, une demi-heure était réservée pour cirer les tables, la petite tache maladroitement devait être grattée.

– Les fournitures :

Les fournitures, depuis les brouillons jusqu'aux cahiers d'école, étaient gratuites pour les divaises. Les autres élèves de Cabourg, Varaville, Franceville payaient les fournitures au prix coûtant.

Nous disposions d'un appareil de cinéma avec des films allant avec chaque leçon de géographie. Chose rare pour l'époque !

– La directrice :

Mlle Lapière était une directrice ayant une forte personnalité. Elle avait beaucoup de caractère, elle était imposante par la taille et la voix. Elle me faisait très peur, le jour où je suis arrivée, une fille ayant oublié son costume de gymnastique a fait les mouvements en culotte. Moi, j'étais affolée.

Maintenant, je sais qu'elle cachait son bon cœur derrière une rude carapace, elle voulait que nous sortions des « cités » et de « l'usine ». Je sais que je lui dois beaucoup.

Elle était très humaine et savait qu'on devait travailler pendant la saison pour ramener un peu d'argent à la maison. Ma camarade, Louise Jouanno, tenait le kiosque de la plage à Cabourg, moi, je servais à la pâtisserie Dupont près de l'église. Les gâteaux étaient à tous les prix, il fallait calculer vite et bien, c'était excellent pour le calcul mental. Nous devions commencer avant la fin de l'année scolaire et elle autorisait notre départ. Sinon, la directrice était très réglo.

Elle s'occupait de nous à fond. Pendant le brevet, elle m'avait emmenée dans sa famille, du côté de Thury-Harcourt avec Louise Jouanno. Elle faisait de l'orientation au moment où rien n'existait à cet effet. Elle m'a trouvé un internat laïc à Orléans où je suis allée au lycée et j'ai passé mon brevet supérieur.

– Les adjointes :

Mlle Lefèvre, chargée du français, était une adjointe calme, gentille et très bonne. Elle avait peu de responsabilité et tempérait la directrice avec qui elle partageait le même toit.

Mme Desprès, chargée de la partie scientifique, était une jeune et jolie femme. L'école commençait par une leçon de chant autour du piano que tenait Mme Desprès, Mlle Lefèvre nous accompagnait. Je me souviens avoir chanté l'hymne à la paix, les bateliers de la Volga, Stenka Razine, nous chantions à deux voix quelquefois.

La dernière année, Mlle Eudine venait de Caen pour assurer des cours de sténodactylo.

– La fête de l'école :

Chaque année, nous nous produisions sur scène. J'ai joué ainsi Mireille, le chœur des magnanarelles avec Irène Faucillon (Mireille), Paulette Gobé (Vincent), Yvonne Macé (La sorcière). J'étais costumée en Arlésienne.

– Les prix :

Il y avait des livres selon notre rang scolaire mais nous pouvions changer pour ne pas avoir de double dans les familles. Je me souviens d'une camarade qui voulait « chéri » de Colette. Comme elle était de celles qui étaient « en avance pour son âge », Mlle Lapierre a jugé qu'elle pouvait le lire.

– La bibliothèque :

La bibliothèque de l'école n'était pas très importante mais l'usine avait une bibliothèque très achalandée près de la coopérative. J'ai pu lire tout Jules Verne et Alexandre Dumas. Toutes les quinzaines, nous tenions un cahier où nous devions consigner le passage du livre qui nous avait frappée. Mlle Lefèvre relevait ce cahier de temps à autre.

– La guerre scolaire :

Un jour, ma mère, catholique pratiquante, a voulu mettre ma petite sœur à l'école Sainte Anne. Il faut dire qu'elle était aussi sous l'influence de Mme Cirou qui l'avait aidé à rentrer à l'usine à la mort de mon père. Cette Mme Cirou était une femme « bien pensante » et très catholique que nous rencontrions à l'église où nous avions une chaise à notre nom. Elle était l'épouse d'un ingénieur et habitait une villa de l'usine rue du port.

Mais, la directrice de l'école de filles s'est opposée en menaçant de me renvoyer. Ma mère a fait marche arrière. Mlle Lapierre était vraiment « rouge » : contre la religion et contre l'école privée.

## **Le train**

A l'époque, Dives était relié à Deauville, à Mézidon mais aussi à Caen par le petit Decauville. J'ai pu ainsi aller souvent à Caen et à Mézidon où mon grand-père avait de la famille.

J'habitais près de la voie de chemin de fer et on voyait les trains arriver de Paris avec les riches Parisiens. Certains trains avaient un wagon-restaurant luxueux. C'était comme un rêve, on était émerveillé de les voir mais pas jaloux, pas envieux, c'était un autre monde qui n'était pas fait pour nous.

## **Les communautés étrangères :**

– Les Marocains :

Dans les années 20/30, il y avait une communauté de Marocains célibataires. Ils travaillaient à l'usine et rentraient chez eux, il y avait peu de contact avec le reste de la population. Je me souviens avoir suivi des cortèges animées par des prières pour les enterrements de Marocains jusqu'au cimetière de Dives. Ils donnaient des dattes.

– Les Polonais :

Il y avait un interprète et une école polonaise. Les Polonaises étaient courageuses, elles tenaient bien leurs enfants, leur maison et travaillaient beaucoup au jardin, plus que les hommes. Elles étaient les premières à récupérer du coke à l'usine. Je me souviens qu'une Polonaise m'avait confié de l'argent à changer à la trésorerie générale parce qu'elle ne voulait pas aller à Caen, cela lui faisait peur. Je lui ai rendu service et comme je refusais d'être payée elle m'a donné un œuf.